

LE CHALET-BRULE - approche par le sud de l'automne 2004 –

Tout autre fut celle-ci. Un enchantement. Et que je vais tenter de décrire.

Au terme du parcours suisse du chemin de Chez la Tante, nous avons laissé notre voiture juste avant le passage de la frontière signalé ici par de grands panneaux : interdiction de passer. Puis nous avons suivi un mur pour tenter de joindre par le plus court chemin le Chalet-Brûlé. Mais auparavant nous voulions descendre au fond de la dépression dite le Creux des Lances. Admirez les noms du coin, la Tante, les Lances, les Gendarmes, les Mines, tout cela appliqué à des chemins et à des dépressions. L'histoire ancienne a laissé son empreinte durable dans la nomenclature locale qui acquiert ainsi une poésie sans pareille, qui est évocatrice de lointaines équipées, de façons de faire et de vivre qui remontent haut dans le temps. Un nom et c'est comme un livre que désormais on lit en cheminant dans ces forêts profondes où tu te perdrais aisément si tu n'avais une carte et si aujourd'hui un soleil lumineux permettait de ne jamais se tromper de direction.

Le Creux des Lances recelait en son point le plus bas une doline par où les eaux, quand il a plu abondamment et que le sol même poreux ne peut plus absorber toute l'eau de surface, s'engouffrent dans la terre pour aller se retrouver Dieu sait où, à quelles profondeurs insondables et par des gouffres qui seraient un monde que personne n'a jamais exploré. La montagne existe en dessus, elle existe aussi en dessous qui révélerait une complexité extraordinaire qu'aucun être humain pourtant jamais ne connaîtra.

Restait à remonter sur la pente opposée, en direction du Chalet-Brûlé, et à tenter de rejoindre celui-ci. Les passages sont peu marqués en ces forêts, s'agit-il d'anciennes pistes ou de nouveaux chemins de débardage que l'on aurait créés ces dernières décennies ? L'un était coupé par une mare où les tritons s'étaient développés d'une manière formidable. Les dernières pluies étaient-elles responsables de son étendue, ou demeurait-il ainsi à l'année, dans l'ombre, traversé par le chemin et que devaient massacrer à l'occasion les véhicules de débardage actionnés souvent par des hommes rudes peu habitués à respecter ce qui pourrait se trouver par inadvertance sur leur passage, qui sont l'expression même de la rentabilité et dont le temps est si précieux que l'on ne s'arrêterait pour dire jamais pour sauver une plante, pour regarder un élément un peu particulier de ce paysage, pour s'y intégrer sans avoir à le contraindre sans cesse et à s'en ressortir au soir sans même l'avoir vraiment connu. Hostile et non accueillant, et non à voir, ce qui te permet de retrouver ce que la vie offre de plus étonnant, son incroyable continuité, mais sa fragilité aussi.

Nous avons retrouvé un chemin plus important qu'il suffisait de longer. Un kilomètre plus loin, au-delà d'une bifurcation, était précisément le Chalet-Brûlé. Nous nous en approchâmes pour découvrir un quatre pans au toit rouillé, belle bâtisse, probablement du XVIII^e siècle, mais dont le laisser-aller blessait. Barrières à la diable, mais surtout, côté midi, une énorme citerne noire destinée à

recueillir les eaux du toit, la citerne ancienne étant peut-être percée sans qu'on ne la répare, ou trop petite pour l'accueillir toute. Alors, plutôt que de reconstruire, on va chercher une horreur métallique quelconque que l'on pose pour ne plus la retoucher contre l'antique mur de chaux. Et le tout maintenant est défiguré. On ne fait pas dans la dentelle dans ce monde de bergers et de paysans et qui passe souvent à côté de la culture. On veut du facile et du rentable. Le reste on s'en fout. On enlaidit sans même le savoir, et surtout sans prendre conscience qu'on blessera pour longtemps le regard des promeneurs plus sensibles aux petits détails de ce monde qu'ils considèrent à eux. Vous y posez une main trop lourde, ils en souffrent comme s'ils étaient eux-mêmes blessés.

Nous poursuivîmes. Et pour arriver bientôt sur le plan des Baraques. C'était une combe allongée. Mais ce jour-là si pleine de soleil, avec les graminées ayant déjà pris leurs teintes dorées de l'automne, que c'en fut une révélation extraordinaire. Cette clairière était un miracle au cœur de la forêt profonde et triste. Elle était en or, en lumière. Elle éclatait de beauté. Elle révélait son émotion. Chose étonnante, on ne la pâturait plus ni même on n'y faisait les foins, ce qui aurait permis de recueillir quelques chars de fourrage. On la laissait désormais telle elle était, mais il se trouvait cependant que les mauvaises herbes ne l'envahissaient pas, ni chardons ni gentianes ni arbres quelconque, mis à part ces quelques sapins qui se dressaient au milieu, probablement sur une butte un peu rocheuse. Simplement les graminées, simplement l'automne qui se coulait doucement sur ces anciens champs sans rien violer de cet endroit. Une merveille !

Alors tu marches avec émotion, alors là voilà, la découverte de l'année, et tu te rapproches des Baraques qui n'ont presque rien changé de ce qu'elles étaient au début du siècle. Elles sont toujours là, certes à deux, tandis qu'autrefois elles étaient cinq. Tu les croyais mortes, disparues à jamais, reprises par cette nature qui aurait connu une recrue extraordinaire, sapins surtout. Au contraire, elles demeurent, quoique refaites il n'y a pas longtemps, presque telles qu'elles se présentaient autrefois. Et c'est magique, on n'a pour une fois rien altéré. Aucune laideur en annexe ne gêne. Et l'on entretient le tout. On vient ici pour faucher l'accès, pour fêter peut-être. Se reposer. Se recréer. On est si loin du monde. On est bien. On est hors du temps, précisément.

Et nous on réimagine les vieilles Baraques où les gens de la Vallée venaient s'y désaltérer. C'était, disait Samuel Aubert, un but de promenade. On y accourait ainsi que l'on aurait été au Mont-Tendre ou au Marchairuz. On aimait monter à travers les bois du côté suisse et puis redescendre sur sol français pour retrouver les Baraques où l'on se sait bien accueilli. On parle avec les gens du coin. On entretient des relations, plus qu'aujourd'hui. On vit des deux côtés de la frontière. On se promène le dimanche sac au dos. On connaît la forêt et ses chemins. On ne se perd pas. On fait le plein d'images. Et ce qu'on vit, on y repense la semaine à l'usine. Et parfois, quand pour quelque raison il y a

longtemps que l'on n'y est pas venu, on se réjouit de s'y retrouver. On se promet mille joies au travers des forêts et puis enfin déboucher sur la longue et belle clairière, avec les Baraques qu'alors on trouve à main droite, contre la lisière de la forêt. O merveille !

On serait resté là. On y aurait vécu. Penses-tu, c'est trop dur, trop isolé, une semaine et tu fiches le camp. Et puis regarde, aujourd'hui c'est ce grand soleil du dimanche qui illumine les graminées, demain il pleuvra, il y aura du brouillard, dans quelques jours ce sera la première neige, alors que dirais-tu d'y vivre encore ?

On resterait à l'intérieur, on ferait du feu. On réfléchirait sur le sens de notre existence. On accueillerait les rares visiteurs. On goûterait au temps qui passe et non pas on le tuerait à coup d'heures d'usine. On se recréerait. Et puis souvent aussi on se mettrait devant les Barques pour regarder la clairière, pour la voir peu à peu changer de couleur, perdre ses teintes douces et dorées pour en retrouver de plus rudes qui seraient brunes et grises. Et puis les graminées s'inclineraient peu à peu sous le mauvais temps pour enfin, après une première neige, demeurer couchées à terre qui nourriraient le sol au printemps pour une nouvelle pousse. Rien ne se perd.

Nous remontâmes sur le Poste des Mines par un chemin de forêt assez pentu mais créé tout entier sur une immense dalle rocheuse qui remonte en direction de la Suisse. Pas loin d'un kilomètre sur la même dalle où, se baissant, on pourrait croire parfois lire l'histoire du monde. Quel animal lointain aurait-il pu y laisser sa trace ? Il y a des saignées, des trous, mais tout cela créé par les eaux de surface plutôt que par les bêtes de l'époque qui n'auraient pu y marcher, puisque ici, paraît-il, nous aurions été sous la mer. Nous étions en forêt, sur une montagne, c'était en plaine et au fond de l'eau. Il est des choses étranges que l'on a peine à imaginer. Et les temps qui nous séparent de ces âges lointains sont effrayants. On ne connaît que notre temps. On ne connaît que les hommes de ce millénaire. Au-delà c'est pour nous la nuit, et la lumière qui était la même sur ces forêts que personne encore ne traversait, nous sera à jamais inconnue. Nous n'imaginons que notre propre lumière, nous ne vivons jamais que de notre propre vie. Le reste est illusion, images, rêves, rien de réel, rien de solide, et pourtant c'est si beau.

Nous retrouvâmes le Poste des Mines où quelques fêtards attardés, des ventres pareils à des tonneaux, torsos nus, presque dégoûtants, nous proposèrent une dernière bière, elle était si fraîche à leur percolateur – leur génératrice était loin en bas du chemin - qu'elle fit réellement plaisir. Nous visitâmes le Poste où nous savions que Conus avait vécu, et puis aussi et surtout ces gendarmes des temps passés. Les boiseries étaient telles qu'elles furent au début du siècle. Rien n'avait changé. Tu mets deux lits, ils y sont d'ailleurs, les couvertures, deux hommes dedans et dans la pièce d'à côté le râtelier pour les armes, et c'est reparti pour le contrôle de la frontière, et désormais il y a aura des rondes à faire d'un bout à l'autre de ce mur si long qu'il peut faire vingt kilomètres, et de jour

et de nuit, Et la relève. Et ce monde étrange et un peu triste de ces hommes qui vivent à l'écart des autres hommes. Et qui ne retrouvent ceux-ci qu'une fois par semaine tout au plus pour aller chercher le pain.

Le Poste des Mines, quelle longue histoire qui mériterait d'être contée, mais non en gros, dans le détail. Faire revivre ces hommes et ces situations, retrouver cette ambiance, afin qu'à l'avenir ils sachent. La région ne s'est pas faite en un jour. On n'est pas les premiers. On ne sera pas non plus les derniers. Et surtout l'on se doit de préserver ces bâtisses, témoignages précieux de ces anciens temps, qu'à les voir vous croiriez pouvoir les revivre.

Le chemin ou sentier des Gendarmes, et puis là-bas, près du mur, notre voiture.

Ce fut, que nous laissons maintenant derrière, un autre monde. Mais aussi un enchantement.



Les voilà donc, les baraques, mais en un seul bâtiment principal désormais, avec à droite la petite remise supplémentaire.